

PETIT PAN DE MUR JAUNE

Scène I

Au café de la mairie : Une bande de proustiens

Ce mercredi, le 1^{er} du mois, comme tous les 1^{er} mercredis du mois, 12 proustiens sont réunis autour d'une table nappée de carreaux rouges et blancs. Ils jouent, ou plutôt ils lisent des dialogues extraits d'*A la recherche du temps perdu*. Ce soir, « Dîner à La Raspelière », tiré de *Sodome et Gomorrhe* : On entend l'animatrice, debout elle lit les didascalies.

M. et Mme Verdurin conduisent leurs invités dehors. La Patronne est particulièrement câline avec Saniette afin d'être certaine qu'il reviendra le lendemain.

M. VERDURIN (à Marcel): Mais vous ne m'avez pas l'air couvert, mon petit. On dirait que le temps a changé. (Marcel refuse la couverture)

M. DE CAMBREMER: Vous avez tort, il fait un froid de canard.

COTTARD: Pourquoi de canard ?

M. DE CAMBREMER: Gare aux étouffements. Ma sœur ne sort jamais le soir. Du reste elle est assez mal hypothéquée en ce moment. Ne restez pas en tout cas ainsi tête nue, mettez vite votre couvre-chef.

COTTARD (sententieusement): Ce ne sont pas des étouffements *a frigore*.

M. DE CAMBREMER: Ah, alors! (en s'inclinant), du moment que c'est votre avis...

COTTARD: Avis au lecteur! (en glissant ses regards hors de son lorgnon pour sourire)

M. DE CAMBREMER (en riant): Cependant, chaque fois que ma sœur sort le soir, elle a une crise.

COTTARD: Il est inutile d'ergoter. Du reste, je ne fais pas de médecine au bord de la mer, sauf si je suis appelé en consultation. Je suis ici en vacances.

M. DE CAMBREMER (en montant en voiture avec Cottard): Nous avons la chance d'avoir aussi près de nous (pas de votre côté de la baie) une autre célébrité médicale, le docteur du Boulbon.

COTTARD (s'écriant): Mais ce n'est pas un médecin. Il fait de la médecine littéraire, c'est de la thérapeutique fantaisiste, du charlatanisme. D'ailleurs nous sommes en bons termes. Je prendrais le bateau pour aller le voir une fois si je n'étais obligé de m'absenter.

MME VERDURIN: Adieu, mon petit Saniette, ne manquez pas de venir demain, vous savez que mon mari vous aime beaucoup. Il aime votre esprit, votre intelligence; mais si, vous le savez bien, il aime prendre des airs brusques, mais il ne peut pas se passer de vous voir. C'est toujours la première question qu'il me pose : 'Est-ce que Saniette vient ? j'aime tant le voir !'

M. VERDURIN (à Saniette): Je n'ai jamais dit ça (avec une franchise simulée)

M. VERDURIN (en regardant sa montre, au cocher): Ne traînez pas, mais soyez prudents dans la descente. (aux invités qui partent): Vous arriverez avant le train !

Applaudissements.

Certains "comédiens" s'en vont. Reste un groupe, les habitués :

BRIGITTE (l'animatrice = Mme Verdurin dans *la Recherche*): Savez-vous que l'exposition hollandaise commence le 20 septembre au Musée du Jeu de Paume ? On se croirait revenu en 1921. La *Vue de Delft* y sera, ainsi que 3 autres Vermeer. Pour clore notre soirée j'ai apporté une reproduction du tableau, ce qui m'amène à « la mort de Bergotte », que je vous relis :

Il mourut dans les circonstances suivantes : une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très

bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. » Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ?



BRIGITTE : Qu'en pensez-vous ? surtout du fameux petit pan de mur jaune.

DIANE : – Pour moi, le petit pan de mur jaune, ça évoque la bougie de la mère du narrateur quand elle monte l’escalier où il la guette, pour exiger le baiser dont il a besoin pour s’endormir, « Je vis dans la cage de l’escalier la lumière projetée par la bougie de maman » et pour enfoncer le clou, quelques lignes plus loin « Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s’élevait déjà sur le mur... »

CATHERINE : – Tu as raison, c’est vraiment freudien. D’ailleurs, en plus du mur, le mot “pan” est répété à plusieurs reprises dans *la Recherche*, un véritable refrain. Tout le livre vaut une psychanalyse, et le cœur de l’histoire, c’est ce petit pan de mur éclairé par la mère. La fondation de l’œuvre.

ADOLPHE (Pr de médecine, surnommé Pr Cottard) : – Pour moi, le petit pan de mur jaune, ça signifie qu’il faut, comme pour Bergotte durant son malaise, travailler sa phrase sans relâche. Je travaille d’ailleurs d’Arrachepel (note : un nom cité par le marquis de Cambremer) sur des recommandations pour la prise de madeleine : La dose habituellement recommandée chez l’adulte est de déguster une à deux madeleines, dont la mie mollette après trempage, fonda dans la bouche.

CATHERINE : – Avant de mourir, Bergotte est hypnotisé par ce pan de mur, papillon jaune qui volette devant ses yeux ; ça rappelle *Citizen Kane*, mourant, répétant “Rosebud” qui, on l’apprend après enquête, était le nom inscrit sur sa luge d’enfant, quand sa mère l’avait envoyé chez son oncle parfaire son éducation. Il bâtit un empire. Et à l’heure de sa mort, tous ses regrets iront à sa mère perdue... Toujours les mères, on en a marre d’être responsables de tout, fichez-nous la paix !

GILLES (= le peintre Elstir dans *la Recherche*): – Non, ne t’énerve pas, Diane et toi vous avez tout faux, tout cela n’a rien à voir avec la psychanalyse. L’important, c’est que “pan de mur jaune” est répété huit fois dans le texte : “petit pan de mur jaune”... “le tout petit pan de mur jaune”... “le pan de mur si bien peint en jaune”... “le petit pan de mur jaune avec un auvent”... pan pan pan, une vraie partie de chasse !

ADOLPHE : – Et la mère du narrateur qui l’appelle “mon serin”, “mon petit jaunet”, c’est sûr que le petit pan de mur jaune c’est le surnom donné par la mère à son fils adoré ! Il in-« combe aux mères » de rassurer leurs rejetons.

GILLES : – tu te moques de Marcel ? C’est pourtant sérieux, la mort de Bergotte, et l’amour maternel, et l’amour de la peinture de Vermeer. Quoique, en fait de petit pan de mur jaune, tintin. où est-il ce mur jaune ? Proust ne serait-il pas un polisson, un imposteur qui nous a fait croire au Père Noël ? Il nous a roulés dans la farine, et c’est ça qui est fort : il décrit un bout de tableau, et zou, on y court, on veut voir ce qu’il a vu, on veut être sûrs de se faire sa petite opinion.

BRIGITTE : – Normal ! Proust lui-même dit dans son roman que l’écrivain donne à son lecteur un instrument d’optique pour qu’il regarde en soi-même. Et comme chaque lecteur est unique, cent proustiens, cent interprétations différentes !

GILLES : – Eh bien, moi qui suis peintre, je vous le dis, ce qui compte, c’est que le petit pan de mur soit jaune, c’est la couleur. D’ailleurs, la description de la *Vue de Delft* nous rappelle que Proust était à sa façon un grand peintre avec sa palette faite de mots.

IRÈNE (= Brichot dans *La Recherche*): – Et qu’y a-t-il pour une musicienne comme moi ? la flûte de Pan, qui est jaune à cause des roseaux qui la composent, le petit pan de mur jaune c’est une flûte

de Pan. Et comme Proust aime relier tout à tout, il se trouve que "pan" en grec ça veut dire "tout" comme dans pandémie.

GILLES : – Ta flûte de Pan c'est du pipo.

BRIGITTE : – On a de la chance : quand on parle de Vermeer, on cite Proust ; quand on parle de peinture, on cite Proust, de même pour la musique, la littérature, le temps qui passe, la mémoire.

ADOLPHE : – Et le bœuf en gelée, la madeleine...celle qu'on trempe dans du thé vert du Rhin.

GILLES : – Elle est fine celle-là ! N'oublions pas les asperges ! Tu vas nous dire que Proust était atteint d'Asperger ?

GUILLAUME (*charmant et mélancolique, ingénieur qui aime la précision*) : – Nous connaissons tous bien le tableau de Vermeer, nous en avons vu mille reproductions. Allons donc ensemble au Musée du Jeu de Paume. Allons résoudre l'énigme du petit pan de mur jaune, car sur les photos on ne voit pas à l'échelle, et on ne sait pas s'il est brillant ou terne. OK ?

Scène II

Installation du chef-d'œuvre. Au musée.



ERWAN (chef éclairagiste du musée) : – Attention, attention, plus à gauche, relève légèrement à droite, bien, maintenant dis-moi si l'éclairage est bon, un peu plus fort ? Et l'angle du faisceau est-il correct ? tu devrais le maintenir à 30°, on veut un effet naturel. Le reste de la salle sera sombre, et cette lumière éclairera de façon uniforme le tableau, qui n'est pas bien grand. Au fait quelle est sa taille exacte ?

2^{ème} ÉCLARAGISTE (sur un escabeau) : – 96,5 cm de haut sur 117, 7 de large.

ERWAN : – J'avais pensé accentuer l'intensité du faisceau sur le petit pan de mur jaune, mais finalement non seulement je ne saurais pas quelle tache jaune choisir, et de plus, une telle luminosité vient de cette partie droite du tableau.

2^{ème} ÉCLARAGISTE : – Est-ce dû au fait que la lumière blanche qui est envoyée sur tous les tableaux est faite de lumière bleue avec phosphore jaune ? bleu jaune blanc : la palette de Vermeer.

ERWAN : – Tu n'as pas lu Proust ? ce n'est pas étonnant que ce jaune illumine, Vermeer est bien le peintre de la lumière. D'ailleurs ce tableau va être le clou de l'exposition, grâce au célèbre petit pan de mur jaune, qui scintille au soleil de Hollande. Je suis sûr que les critiques vont en parler, comme ils en parlent à chaque fois qu'il est question de Vermeer. Quelle chance que l'exposition se fasse au Jeu de Paume, au même endroit que celle de 1921 qui avait inspiré Proust. Quoiqu'à l'époque on n'avait pas tous ces spots lumineux et on se contentait de la lumière du jour, pas forcément bon pour la conservation des tableaux !

2^{ème} ÉCLARAGISTE : – Je crois qu'on y est, n'est-ce pas ? on a plus qu'à attendre le conservateur de l'exposition pour son top final.

Scène III

Zoé raconte son histoire à son collègue. Au musée.

ZOÉ (= le narrateur dans *la Recherche*), gardienne de musée entre et place un pupitre sur lequel est exposé le célèbre texte de Proust, appelé « La mort de Bergotte » ou encore « Le petit pan de mur jaune », extrait de son roman *A la recherche du temps perdu*, dans le 5^{ème} volume/ 7 *La prisonnière*.

COLLÈGUE DE ZOÉ (Antillais) : – C'est la première fois que je te vois ici. Tu es nouvelle ?

ZOÉ : Oui et non, je travaille aux Arts Décoratifs, comme documentaliste. Mais pour cette exposition j'ai réussi à me faire muter pour quelques mois. Tu connais la mafia des Antillais (en souriant)...

COLLÈGUE DE ZOÉ : – Quelle drôle d'idée !

ZOÉ : – Seulement en apparence, mais j'ai une raison. Je vais te la raconter, ça a l'air dingue mais c'est la vérité. Tout d'abord tu dois savoir que partout on m'appelle Madame Proust (ici tu peux m'appeler Zoé). Il y a quelques années je participais à une étude sur la peinture vue du public, 150 personnes interviewées, dans le but de savoir si elles savaient a priori ce qui leur ferait aimer un tableau. J'eus de nombreuses réponses – la perspective, sentiment de grandeur, ou au contraire la représentation d'objets familiers, une histoire qu'on raconte, ou au contraire pas d'histoire, un mystère à résoudre... et avant tout les couleurs –. Moi-même je suis fascinée par la couleur jaune, et la représentation de la lumière ainsi que du bleu de la mer : un souvenir de ma petite enfance (j'ai quitté la Martinique à 10 ans) ? Des phénomènes étranges me furent rapportés : des sueurs, des frissons des larmes et même une peintre qui entendait des cloches devant les paysages de Corot ; une vieille dame me raconta comment dans sa jeunesse elle avait été nommée professeur d'anglais à Brest, où elle ne connaissait personne et où il pleuvait tout le temps. Un soir, pour se sortir de son ennui, elle se rendit au vernissage d'un peintre dont elle ne connaissait rien. Parmi les tableaux exposés, qui ne lui donnèrent pas une impression particulière, un certain paysage la frappa si fort qu'elle y repensa pendant longtemps, puis finit par l'oublier. Jusqu'au jour où, 30 ans plus tard, rayonnante du bonheur longtemps différé d'un mariage avec "l'homme de sa vie", elle acheta une petite maison sur les hauteurs de Grasse, dans le midi. S'approchant du bord de son terrain en pente, au bras de son aimé, elle eut un choc : le paysage qu'elle contemplait en ce jour bienheureux était celui qu'elle avait vu en peinture en un jour triste et ancien !

COLLÈGUE DE ZOÉ : – Et toi tu as eu des impressions extraordinaires ?

ZOÉ :- Non, moi qui aimais tant la peinture, pas de sueur, pas d'appel, pas de frisson, pas de larmes, pas de cloches. A cette époque mon père m'exhortait depuis un moment déjà : - Tu dois lire Proust, son style est éblouissant, tu peux prendre n'importe quelle page et c'est toujours magnifique. Jamais une répétition. C'est époustouflant.

Je finis par suivre son conseil, j'attaque *Du côté de chez Swann*. Rien à signaler jusqu'à ce que j'arrive à *Combray*, encore innocente quand, page 50, une poignée de tilleul plongée dans de l'eau chaude me saisit, me bouleverse, je me retrouve en larmes, un grand sanglot à la gorge remonté du tréfonds de moi-même. Je viens d'être victime d'un "syndrome de Stendhal", du nom de celui qui était tombé malade devant les beautés de Florence, un choc esthétique violent. J'ai contracté un mal délicieux dont je suis toujours porteuse quinze ans plus tard, un mal devenu chronique mais toujours aigu. Ce que je cherchais dans la peinture, je l'avais trouvé dans la littérature. Je suis prise par la passion.

COLLÈGUE DE ZOÉ : – d'où ton surnom de Mme Proust ?

ZOÉ : – Je me demandais pourquoi mon sanglot me remontait à la gorge toutes les 150 pages environ de lecture de *la Recherche*. Des années après, c'est-à-dire maintenant que mes enfants ont grandi, j'ai plus de temps et je me mis en tête de comprendre l'origine de ce choc esthétique intermittent. D'où ma présence ici.

Scène IV

Inauguration au musée.